

Stoian Stoianoff

D'un corps introu (v) able

Mais ce qu'on omet généralement dans la façon qu'on a de définir le noeud, c'est sa fonction de médiation entre subjectif et objectif. Entre la chose et sa jouissance. Le corps jouit. De diverses manières. Dans une gestuelle qui anticipe sur mes pensées et trahit mes intentions. Du coup, il m'arrive de penser que mon chien devine ces dernières et j'ai le sentiment qu'il lit dans mes pensées. Or, tout simplement il sait lire le langage du corps. Discours sans paroles certes mais discours tout de même. Par exemple, quand Freud cherche à décoder ce que dit le corps de l'hystérique en crise, son flair consiste à observer qu'une partie de son corps dit 'oui' alors que l'autre dit 'non'. On dit que le corps de l'hystérique se révolte. Alors, quand on serre la main de son psychanalyste et que dans la foulée on se l'essuie avec sa jupe: qu'est-ce à dire? Ça veut dire que hors répétition et recoupement entre situations où il persiste, le geste est fait pour nous abuser. Sauf: quand la main cesse de vouloir écrire, et que la salive cesse de vous venir à la bouche, là il faut se souvenir de l'âne de Balaam. S'il refuse d'avancer c'est qu'il a lu une expression de son maître qui lui interdisait de bouger en dépit de la pluie de coups de gourdins dont il était gratifié.

1 cf., aussi: Umberto ECO, 1987, *Arte et bellezza nell'estetica medievale*, Strumenti Bompiani (p. 176).

« C'est par référence à l'image unifiée du **corps** aperçue dans le miroir que je me saisis en tant que 'Je' (*Ich* freudien), en tant que format, 'bonne forme', '*splendor formae*'¹ ».

J. LACAN, *Séminaire*, Livre XXII, R.S.I., séance du 21 janvier 1975, in *Ornicar ?* n° 3, p. 104.

« [...] parce qu'après tout ce que je viens d'énoncer de la jouissance (S₂), de la vérité (\$), du semblant (S₁) et du plus-de-jouir (« a ») comme faisant le fond, le *Ground*, comme s'exprimait l'autre jour la personne [Recanati] qui a bien voulu ici venir nous parler de Peirce, pour autant que c'est dans la note de **Peirce** qu'il avait entendu ce que je disais, [...] *Ground* est donc là: il s'agit en effet du **corps**. »

J. LACAN, *Séminaire*, Livre XIX, inédit, *Ou pire...*, séance du 21 juin 1972.



Sculpture Macondé

UN « DESSEIN » SI FUNESTE

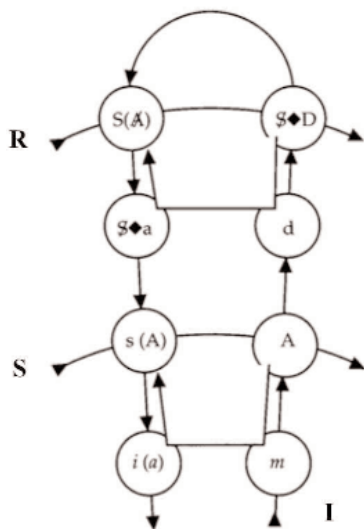
Une consoeur vient de publier un article important et documenté sur le noeud borroméen. Elle s'appuie sur les opinions d'un certain nombre de psychanalystes, dont Elisabeth Roudinesco et Marcel Ritter, auxquels je joindrai volontiers Daniel Sibony et quelques autres, qui ont tous retenu la leçon: a savoir que de ce noeud borroméen, Lacan a dit que ça lui allait comme un gant.

En somme, c'est le fantasme de Lacan, ça le fait jouir et ça ne sert à rien d'autre qu'à ça, sinon de faire l'apologie de la religion catholique. En Alsace il y a beaucoup de protestants lecteurs assidus de la Bible, Bible dans laquelle malheureusement le noeud borroméen fait office d'intrus. En un sens on ne peut pas leur donner tort. Un certain Emmanuel Durand, religieux de son état, a publié récemment (2005, aux Editions du Cerf) un livre sur la Périchorèse. Qu'est-ce que c'est? C'est tout bonnement la chaîne borroméenne appliquée à la Trinité chrétienne. Il n'a eu qu'à reprendre tel quel les arguments relatifs aux fonctionnalités de cette chaîne, développés dans un ouvrage, publié

en 1996 par un praticien de la psychanalyse. Auteur qui s'est soucié de ce qui dans le nœud borroméen avait tant plu à Lacan. D'où le titre de son ouvrage: « Qu'en dira-t-on? » par référence à Raton, sobriquet appliqué à Lacan par le journal *le Monde*, à cette époque (« Lacan dira-t-on »). Il y apparaît que la propriété borroméenne était déjà impliquée par la référence constante de Lacan au jeu de mourre, d'une part, et de par les propriétés de son graphe de la page 815 des *Ecrits*, d'autre part. Toutes choses que vous chercherez vainement chez Roudinesco et consorts.

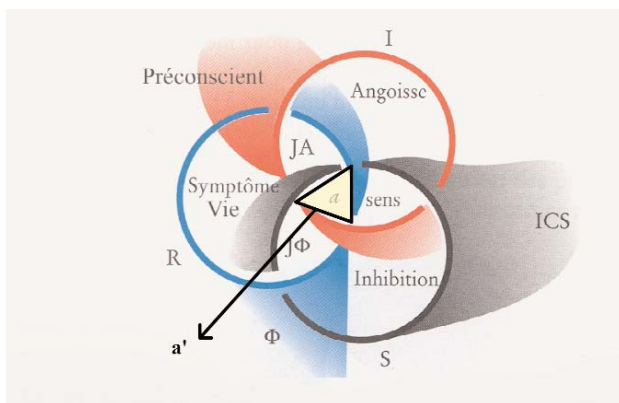
Notre consoeur reprend un dessin du nœud borroméen par Lacan, paru initialement dans *Ornicar?* et qui figure ci-dessous, complété. Nœud-Père en forme de petit 'a'. On n'a guère tenu compte du fait qu'il est loisible de définir de deux manières l'objet petit 'a'. La première consiste à lui réserver (classiquement) le champ d'intersection des trois dimensions R.S.I. La seconde fait appel à la notion de triskel.

Dès lors que Lacan introduit trois tangentes à ces trois dimensions, un autre espace triangulaire apparaît dans leur intersection, site que je nomme a' (voir le dessin « complété »). Quelles sont sa fonction et ses attributions? Affaire à suivre.



GRAPHE de la page 815 des *Ecrits*

Si vous vous imaginez que je vais tout vous dire sur le corps vous vous mettez le doigt dans l'œil. Si vous croyez que je vais tout vous dire sur le corps lacanien, vous pouvez ajouter un deuxième doigt. Je vais tenter d'explorer ce que l'on entend par l'expression « corps humain ». Il paraît que le corps humain est anatomiquement et physiologiquement très proche de celui du cochon. On ajoute que l'animal cochon serait très propre, très affectueux et très intelligent. Tant mieux. Ce qui est connu est connu et je vais donc mettre le cochon au placard pour m'intéresser à ce qui est



Nœud borroméen à trois
(complété en forme d'éolienne).

spécifique au corps humain par différence, bien entendu, au cochon, corps animal qui constitue la toile de fond, le *Grund* de mon exploration. Les humains sont des êtres parlants, certes, mais lorsqu'ils éprouvent le besoin de caractériser négativement leur prochain c'est le cochon

qui leur vient à la bouche en premier. Surtout chez les caricaturistes, qui ne manquent pas d'y ajouter quelques mouches, histoire à désigner celui promis à être noyé dans le fly-tox en un second temps. Il est

ainsi des fêtes dites « élections démocratiques » et qui me font penser à une autre sorte de réjouissances que l'on nomme, chez moi, fêtes du tue-cochon. Saigner à toute heure son prochain, le *Nebenmensch* selon Freud, est le genre de rite que l'on célèbre sans discontinuer sur les ondes, et peut-être même dans la réalité, et c'est là une vérité fondamentale concernant l'humain. Ça veut dire que les humains font entre eux ce que les cochons se dispensent de faire. [NB: 'corps' est l'anagramme de 'porcs'].

L'objet petit 'a' (la queue de cochon) est un autre point d'achoppement dans l'enseignement de Lacan. Il est dit « objet de la jouissance » et son essence (à l'instar de celle du Tao) serait de ne point posséder d'essence. Il est difficile de lui trouver des résonances avec les différentes théories de l'objet proposées dans le passé (par Aristote, Husserl, Meinong, ou Freud, p. ex.) ou même plus récemment (Badiou dans *Logiques du Monde*, (LDM) au Seuil, 2006, pp.612-613, et Longo dans *Mathématiques et sciences de la nature*, [MSN] chez Hermann, 2004, p. 23: « constitution de l'objet de la physique et de la perception »).

De fait, maintenir la distance entre l'objet et le signifiant est chose laborieuse, et le poinçon que Lacan introduit entre les deux (dans son écriture du fantasme: $\$ \diamond a$) n'empêche aujourd'hui personne de confondre les 'corps épics' et les 'héros'.

Sur sa lancée, Lacan a tout de même laissé quelques traces (odorantes) qui donnent à penser que l'objet 'a' est l'enforme du corps, référence qui date de la plus haute antiquité et qui est la fonction qu'on attribuait à l'âme. L'âme, l'âme du tore mais aussi Psyché dans laquelle se mire le corps, est une notion que plus personne n'ose aborder aujourd'hui vu la confusion dans laquelle elle baigne.

N'empêche que Lacan s'autorise à poser « la question de savoir si le sujet est une âme ou bien un corps ». Il poursuit comme suit:

Je n'irai pas plus loin aujourd'hui dans cette voie, puisque aussi bien ces autorités doctrinales semblent déjà avoir évoqué des réponses bien singulières et qu'il conviendrait de les étudier de très près, pour pouvoir voir leur cohérence par rapport à certaines positions prises dès longtemps et où l'on peut dire, par exemple, que se distingue radicalement, sur le plan même de la relation, de l'identification de la personne avec quelque chose d'immortel qui s'appellerait l'âme, une doctrine qui articule, dans ses principes, ce qui est le plus contraire à la tradition platonicienne, à savoir qu'il ne saurait y avoir d'autre résurrection que celle du corps².

² Livre X, « L'Angoisse »,
Leçon XXIV du 26 juin 1963.

Il est donc une triade incontournable: corps, âme, esprit, dont la topologie reste à faire. Le sujet est une surface, dixit Freud, et Lacan de surenchérir: une surface pour le moins torique. Il me semble que le rapport du corps à la pensée est à chercher du côté de la chaîne borroméenne. C'est ce que j'essaie d'indiquer dans le corps de mon texte.

FEUILLE DE DÉROUTE D'UN CORPS

De prime abord, le corps est, en effet, une machine, machine cartésienne qu'on est susceptible de mettre en pièces. Ou mieux, faire comme les anatomistes qui le divisent en appareils. Enfin, il est loisible d'interroger sa programmation et donc les séquences ultimes du génome.

N'allons pas si vite. Cette machine doit être alimentée et nécessite un entretien quotidien qui comprend un lessivage en règle mais

aussi des vidanges et des dégazages. Il lui faut aussi du repos sous forme de sommeil. En réalité, la nuit la machine ne cesse pas de travailler puisqu'à terme elle produit des rêves, voire des soubresauts qu'on attribue à des cauchemars. De plus elle se souvient. Par voie sanguine il est loisible de repérer si vous êtes abonné aux sucreries ou à l'alcool. Le corps endure, pâtit et souffre. A en croire certains il irait même jusqu'à jouir. Combien de pages me faudra-t-il consacrer à ces deux chapitres : cinq, dix quinze, pour être crédible ? Evidemment le corps se défend. Le cerveau est un petit vatican. « Combien de divisions ? », s'inquiétait un célèbre humoriste moustachu, à propos de l'armée du Vatican. Il y a ainsi possibilité de définir des fonctionnalités du corps et donc des synergies et des antagonismes dont on dresse la liste. Manifestations qu'on attribue à des sites bien définis sur les gènes. Chez l'humain, tout comme chez le cochon, bien entendu. Quelles sont les fonctions que l'humain aurait en propre ? On dit que le cerveau est censé animer le reste du corps tout comme l'âme chez Aristote, ou comme l'intellect chez Averroès, géants de la pensée qui ont fourni à Saint Thomas d'Aquin la métaphore du bateau et de son pilote. Ah, j'oubliais : Socrate est mortel !

A quoi nous pouvons répondre « On s'en fout ! »³ Ce qui, entre nous, est historiquement une redite. Foin des généralités sur le corps humain et les homoncules susceptibles de l'animer (à commencer par ceux de Paracelse) ! Peu nous chaut que de grands singes aient à 99 % les mêmes potentialités cérébrales que l'homme. Le problème est de savoir s'il est loisible d'éviter certaines questions du style : l'homme pense-t-il ou est-il pensé ? Pour entrer dans le vif du sujet j'évoquerai le rapport de la pensée au corps, qui, au vu des données recueillies par les sciences humaines, et sous le nom de « *Brain and Body problem* » (débat entre Karl Popper et sir John Eccles, par exemple), a retenu l'attention les philosophes au siècle précédent. Avant d'y venir il nous faut des preuves de la singularité de l'humain (du genre ensevelissement ou crémation des morts). Il semble qu'il y ait lieu de rechercher cette singularité dans son environnement, autrement dit les rites et particularités des sociétés humaines. En clair : il faut s'intéresser à sa phénoménologie plutôt qu'à son être.

Et pourtant, Jacques Lacan fait grand cas de la néoténie⁴, c'est-à-dire le fait que le bébé humain naît inachevé quant au développement (et tout spécialement de son appareil moteur).

Pour être exhaustif je devrais ainsi parcourir le champ balayé par les cognitivistes, par les tenants de l'Intelligence Artificielle, ainsi que par les partisans de la Théorie de l'Esprit etc. J'en sortirais vraisemblablement fort amorti. Car « Certains ont essayé... ». Toutefois, ce qui pré-existe à toutes ces démarches, à savoir l'état du problème tel qu'hérité des théologiens et métaphysiciens du Moyen Âge, ne cesse de contraindre la liberté du propos de nos contemporains, dès lors que les objections doctrinales à l'œuvre au sein de la chrétienté en cette époque reculée fusent à présent du côté de la Kaaba et des fondamentalistes de tous bords, toute « position » s'écartant de celles « révélées » pouvant constituer un *casus belli* à l'échelle planétaire. Je ne doute pas que le surmoi des psychanalystes n'en soit affecté. En raison du régime de la double vérité à quoi nous en sommes réduits comme au Moyen Âge. Il y a, d'une part, la vérité selon les livres sapiençaux et celle que nous propose la science, d'autre part. Notons que chaque fois qu'elle en a l'occasion, au seuil, par exemple,

³ « On s'en moque » : réponse d'un philosophe averroïste anonyme à St Thomas d'Aquin ; in Alain de Libera, *L'unité de l'intellect de Thomas D'Aquin*, (UIT, p. 272).

⁴ Le statut actuel de ce terme reste imprécis. Les conséquences de la néoténie sur le développement de l'individu humain le sont tout autant. Peter Sloterdijk (in *Ecumes*, 2003) y consacre un paragraphe sous le titre : « La fiction de la créature du manque » (p. 619 et passim) où il fait référence à Anton Gehlen. Dans *Der Mensch* (1940), et « sur les traces de Herder », ce Gehlen « parle d'Homo sapiens comme d'une créature de manque ». A partir d'un « manque primordial », et sa compensation par les capacités culturelles, il laisse un héritage de privation (hypotheses compatibles avec la doctrine « ponophile » du péché originel). La preuve que ce manque n'est pas conçu sur le modèle du déficit est que Sloterdijk fait surgir l'image d'un humain présenté comme (p. 624-625) une « créature couvée et exposée aux risques de la néoténie » mais sauvée par la *symbolic species* (titre d'un ouvrage de Terrence W. Deacon, 1997) qui se trouve à la base d'un « intrication productive d'affinements somatiques et de renforcements psychoneuro immunologiques et techniques ». Point de doute que Lacan n'en soit égratigné, ainsi qu'en avaient déjà eu l'initiative (sur cette même question du « manque ») Guattari et Deleuze, en 1972, dans *L'anti-Œdipe*.

d'un choix indécidable, la 'science' de nos jours opte pour la version qui ne contredit pas la parole révélée. La doctrine actuelle du big-bang est de cet ordre, puisque s'il y a eu un commencement de l'univers il y aura fort probablement une fin des temps. Plus récemment des scientifiques se sont arrangés pour bouter Darwin dans les oubliettes de l'histoire et ainsi de suite.

L'incontournable est que l'arlequin humain se nourrit de mythes. Mythes qui secrètent des attitudes religieuses qui concernent le corps. A n'en point douter le corps est affecté par l'idéologie. Du corps comme demeure du Christ on est passé successivement au corps voué à la Déesse Raison, et de là au culte de Sainte Hygiène avant de sombrer dans les rituels de l'Écologie (consommez Bio, puis: éteignez l'électricité et allumez les chandelles!). Quelque part (L12, Leçon XIII du 24 mars 1965, Séminaire fermé) Lacan indique que « le corps ne peut jouer le rôle de symbole, mais qu'il est la seule forme possible du penser. » De penser la superstition et donc l'occulte.

A l'idée averroïste d'un corps mû par une pensée venue du dehors, il substitue hardiment celle d'un corps habité par le langage⁵, langage qui reflète les normes sociologiques ambiantes. Notamment les préjugés que nous souffle la *vox populi*, à quoi les psychotiques sont particulièrement sensibles. D'où le raccourci qui consiste à répéter que Lacan accorde la primauté au Symbolique, alors que l'invention du Symbolique suppose les après-coups successifs de son surgissement.

La prévalence effective du Symbolique lacanien sur l'Imaginaire, par exemple, la colonisation de ce dernier par le Symbolique (sl) exclut une certaine jouissance, la jouissance du sens. Avec pour corollaire toutes les variétés du relativisme, de la confusion mentale et de l'anarchie assumée, en passant par la négation du corps (ou de ses organes) en tant que tel. Face à l'individu ainsi allégé, (h) ap (t)-peau-vri, on se refuse de parler de « cas limite » et on est conduit à des caractérisations psychopathologiques extrêmes. Or, ces sinthomes ne visent qu'à réparer un ratage du nœud borroméen sous la forme d'un substitut de la castration borroméenne. Quant aux causes ayant conduit à une privation de « la jouissance qu'il ne faut pas » (de quoi l'happeau jouit-il?), jouissance de l'Autre disait Lacan, c'est un chapitre qui nous renvoie à la dynamique du manque dont le corps est le site.

INSISTANCE DU SYMBOLIQUE : DU CORPS AU MANQUE

Dans le Réel rien ne manque. Rien ne se perd et rien ne se crée. Or, le manque, en tant que vérité constitutive de l'humain (je ne parle pas ici des gros lards plein de soupe qui disent ne manquer de rien, pas plus que des anorexiques qui positivent ce manque pour se plaindre de quelque chose en trop), ne tient son statut que du symbolique. Ce n'est qu'à partir du moment qu'on a indexé les choses par des nombres cardinaux qu'on peut après-coup dire que telle chose manque à sa place. Quand on voyage en groupe il faut tout le temps recompter les corps. C'est à partir d'un comptage initial, hors sexe, qu'on dira après-coup qu'il manque un cochon ou une cochonne. Le grand Autre, est le lieu où ça compte et où ça 'se' compte.

En effet, à la question d'où, de quel site pourra-t-il être lui-même compté, Lacan répond qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

⁵ Nous ne glisserons pas jusqu'à parler d'un langage du corps, à moins de considérer l'inconscient comme un protolangage. Ce qui nous en dissuade ce sont les nouvelles modalités de sacralisation du "propre" qui nous viennent souvent d'outre-atlantique. Ainsi, d'ici peu, le qualificatif de "dyslexique" fera office d'injure majeure, d'ordre scientifiquement raciste, dès lors que voici un trouble du langage qui serait dû à une latence ou une stase dans le processus d'homínisation et à un retour à un protolangage de type simiesque. À minima, il s'agirait, à lire nos spécialistes des neurosciences, d'un symptôme "borderline" (cf. Deacon, T.W., 1997, *How Brain thinks*). C'est un signe également d'une évolution dans le lexique de l'injure puisqu'on est déjà loin de l'époque (1747) où de la Mettrie était persécutée parce qu'il avait commis un crime de lèse majesté, ayant osé parler d'une *Histoire naturelle de l'âme*. Notons que "l'horreur" de l'univers mécaniciste de Des-cartes n'a été révélée qu'après sa mort.

En tant que corps, l'Autre se situe hors sexe. Hors jouissance phallique en tout cas. Nous n'entrons pas pour autant dans une dialectique du dehors et du dedans mais plutôt dans celle du global et du local. L'homme est la mesure de toute chose, dit-on. Il est vrai que longtemps le monde a été à sa mesure. Mesure qui s'effectue généralement à l'aide de ses membres.

Pour la longueur on dira, par exemple: un pouce (*inch*), une paume, une coudée, un pied (*foot*), un pas, une enjambée, une toise; pour l'épaisseur ce sera celle d'un ongle. Pour le volume on aura une lampée, une gorgée, une bouchée, une pincée. Pour la durée: le temps d'un soupir, d'un clin d'œil ou d'un jour sans pain. Bref, le corps, jusqu'à une date récente, était un repère, à savoir qu'il n'y a pas de jouissance de l'espace-temps sans corps, et c'est ce que confirme le vieil adage anglais « *habeas corpus* ». Peu à peu le corps a cessé de jouer le rôle de pôle d'identification pour devenir une sorte de masque, une *persona*. Comme sur une scène, c'est l'art de manier ce corps qui prend le pas aujourd'hui sur l'ensemble de sa dynamique. Qu'il s'agisse de le nourrir, de l'habiller, de le lustrer, de le gamahucher ou de le dévorer, des yeux ou de la bouche, ce sont les techniques du corps⁶ qui tiennent le haut du pavé, en Occident, alors que dans un passé pas si lointain on se souciait de son salut. En ce sens Habermas⁷ a raison de dire que l'intérêt pour le corps s'est déplacé. Chez nous, plus le corps se bonifie plus il est devient une monnaie d'échange. On vous prend en otage pour une augmentation de salaire, ou pour une revendication compassée dans un conflit qui justement exclut toute compassion, on vous viole ou l'on vous débite en morceaux, ou en tranches d'impôt, par la violence ordinaire ou par la violence institutionnelle. On arguera ainsi de ce que chacun comporte dans son corps un certain nombre d'organes pairs, et donc en double, pour suggérer que la moindre des choses serait, de son vivant, de les partager avec ceux qui sont en panne d'organe. Il est clair qu'au temps de Freud on était encore loin de telles réjouissances.

Freud est l'élève de Brentano. Il se trouve que ce dernier a fait une thèse sur Aristote⁸, et qu'à la question: « à quel sujet/agent l'action (l'acte, l'activité) de penser peut-elle s'attribuer? »⁹ il s'en tient à la thèse aristotélicienne. Thèse du « rapport sujet-accidents, gouverné par l'inhérence », ce qu'il appellera « in-existence mentale »¹⁰.

Toutes choses qui nous portent à élaborer « la différence entre le psychique (l'intensionnel) et le physique » (UIT p. 243), sur le modèle d'une bilocation¹¹.

Il est des positions critiques a priori qui ont pu se cristalliser autour des insuffisances de la métapsychologie freudienne alors que, pour son époque, elle renouvelait l'épistémologie reçue, et notamment le régime de l'hypnose, ainsi que l'a excellemment pointé Jacques NASSIF (1977, *Freud. L'inconscient*, Édit. Galilée).

De même, on se gausse des tâtonnements de Lacan dans le domaine des nœuds, dénonçant les échecs d'une prétendue volonté de maîtrise de sa part. Ce qui revient à méconnaître son apport essentiel concernant le désir, exemplifié par son entêtement sans défaillance à défricher les nœuds, à savoir que « désirer c'est désirer l'impossible ». Votre fille est muette (ou hyperactive) certes, car, au quotidien, le réel (du dire) reste oublié dans ce qui se dit derrière ce qui s'entend (tant sur les ondes qu'à l'Opéra, théâtre nô excepté). « Démasquer le réel »

⁶ Sloterdijk, (*Ecumes*, p.645) encore lui, soutient que la grande conquête du corps contemporain est celle de la verticalité et de la lévitation. Libéré de la pesanteur, le corps, par cet "allègement", jouit à n'en point douter d'une allégresse nouvelle, d'autant que le parallèle avec ses aspirations spiritualistes va de soi. Notons que le premier modèle d'aéronef à air chaud date de 1706. Nous ne citerons pas pour autant les statistiques actuelles de défenestrations réussies. Sloterdijk ne manque pas d'embarquer dans son enthousiasme *L'homme sans gravité* de Melman et Lebrun. Mais Lacan n'avait-il pas déjà équivoqué sur l'homme "lu-dion"?

⁷ Habermas J., 1968/73, *Connaissance et intérêt*, Tel/Gallimard. BIS.

⁸ Brentano F., *Aristote, Les significations de l'être*, 1992, Vrin. Thème que Lacan reprend dans le Livre XII (inédit) de son *Séminaire*. Brentano F., 1944. *La Psychologie d'un point de vue empirique*, Aubier.

⁹ Alain de Libéra, *L'Unité de l'intellect de Thomas d'Aquin*, (UIT), 2004, Vrin, p.27.

¹⁰ Ce qui s'oppose à la thèse aristotélicienne étant le "rapport essence-hypostases, gouverné par la notion de circumincession (périchorèse)" (UIT, p.27). Périchorèse étant l'application du schéma du nœud borroméen aux hypostases trinitaires.

¹¹ C'est une différence que Freud suture (Verlötung) par le biais du concept de pulsion, en tant qu'il tiendrait à la fois du psychique et du somatique. Chez lui il s'agit là d'un procédé polyvalent puisque la différence homme femme subit le même sort, suturée qu'elle sera par le biais de la notion de phallus, tout le reste n'étant qu'avatars de la sexuation. Sur cette voie, Melman s'est essayé tout récemment, ce qui l'a conduit à faire accoucher le mont Vénus d'une drôle de souris, qui a pour nom "altérité". Dans l'un et l'autre cas nous restons en deçà des ruptures épistémiques opérées par Lacan. Faute de pouvoir le suivre on s'échine à traduire les avancées lacaniennes (à partir des trois instances de la répétition jusqu'au quadripode des discours, en passant par diverses triangulations et permutations au sein d'un groupe de Klein, par exemple), dans l'idiome freudien, incapable d'accueillir et d'ordonner toute une complexité à laquelle il reste étranger. Je me suis offert le luxe d'une petite enquête sur l'usage qui est fait de la notion de "pulsion" dans notre groupe. Je m'en suis tenu aux quatre premiers "séminaires", ce qui exclut le cinquième qui traite de la pulsion de mort, notion qui, du point de vue lacanien, est une aberration.

Il est de fait que le noyau dur des membres du groupe psychanalytique niçois, logé sous la bannière de l'AEFL, s'est pratiquement abstenu de s'exprimer en termes de pulsion, sauf effet entraîné. Un tel effet est sensi-

ble à partir de l'exposé repris dans le n°4 du séminaire AEF, sous le titre : "Leurre et trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse". Partant de ce couple de notions antithétiques, attenantes à ce que Lacan subsume sous l'appellation "pulsion scopique", et sur la base du séminaire n° XI, Vivès, avec sa clarté et son aisance persuasive coutumières, **déplie**, sur les deux versants de la différence a priori manifeste entre instinct et pulsion (ou si l'on préfère entre besoin et désir, encore que Freud aurait poussé des hurlements si on lui avait dit que la pulsion est à situer du côté du désir, alors qu'il en avait fait un entre-deux), **et le transfert et le symptôme, mais aussi bien lapsus et mot d'esprit**. Cette façon de travailler dans le distinct et l'explicite favorise en quelque sorte de débat psychanalytique, puisque chacun peut y aller de son intuition, de son insight, et de son vécu au quotidien. Toutefois cette compréhension quasi directe des quatre concepts freudiens fondamentaux a un effet stérilisant quant à l'énergie nécessaire à la mise en circulation des mathèmes lacaniens (notamment le "poinçon"), surtout lorsque les référents extérieurs au groupe, et qui interviennent régulièrement en son sein, n'ont que faire des dits mathèmes et de l'implicite de la vérité qui les fonde. Evidemment, quand par la suite, telle collègue s'échine à présenter la mise en place par Lacan de ses trois dimensions R.S.I. ça fait tout au plus "plouf". A plus forte raison si elle s'avise de parler des nœuds. Nul provincialisme en tout cela. Simple effet de défense immunitaire contre l'angoisse et ses parèdres. Il reste que le **pulsionnel** est le phlogistique freudien que Lacan explicite dans la vectorisation du poinçon, autrement dit : du nœud. Le **passionnel** se déchaîne selon les modalités de la mise à plat du nœud.

12 " Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin ", *Ecrits*, p.814.

13 C'est à partir de l'embryologie que Raymond Ruyer a formulé la notion de structure, et c'est donc lui que Lacan est venu interroger à Nancy en 1967.

14 Jakobson R., *Essais de linguistique générale* (1) Ed. de Minuit, 1963.

n'est pas une mince affaire

Bilocation corps/âme, par conséquent, structurée par le « pas sans », constamment répété par Lacan. Jacques Lacan qui en vient à expliciter ce nouage au moyen d'une paire ordonnée. Puis, il pousse le bouchon encore un peu plus loin en parlant de « sujet de l'inconscient ». C'est toutefois bien Freud qui lui tend la perche avec son fameux schéma « perception-conscience » de la *Science des Rêves*. En effet, chaque pôle de ce bipôle représente le sujet de l'inconscient pour l'autre pôle.

Ainsi les éléments du perçu, notés S_1 , représentent le sujet de l'inconscient $\$$ auprès de la conscience, notée S_2 . Evidemment, si S_1 , l'unaire, est dieu, le binaire S_2 est forcément le diable. Il faut bien que 'a', la créature s'en accommode.

Cependant, Lacan propose un schéma un peu plus élaboré pour ce rapport perception conscience, schéma dit « des deux miroirs » (*Ecrits*, p. 674), sur lequel je vous ai entretenu l'année dernière. Ceci pour arriver au graphe de la page 815 des *Ecrits* où prennent place des éléments qu'il avait défini les uns après les autres. Ici le grand Autre est indubitablement le corps traversé par la chaîne signifiante, par le biais de laquelle se cristallise une série de voisinages topologiques.

La bifurcation de cette chaîne en : 1° ligne de l'énoncé et 2° ligne de l'énonciation, permet de distinguer la pulsion ($\$ \diamond D$), c'est-à-dire le besoin en tant que pris dans les rets de la demande (D) de l'Autre. De l'Autre en tant que lieu d'inscription des signifiants de la demande, à savoir le corps. Toutefois, la transmutation du besoin en désir comporte un solde non dialectisable que Lacan note 'a'¹².

C'est cet objet 'a' qui sera structurant pour le grand Autre, qui est dit par Lacan « enforme du petit 'a' ».

Topologie du corps réel en tant qu'ombre portée de l'Autre

Par là s'amorce une topologie du corps. Dans le lexique de l'embryologie¹³ 'a' est susceptible de prendre le nom d'« ébauche » à partir de laquelle chaque appendice du corps sera modelé. De sorte que par extension 'a' vient à désigner l'ensemble infini dénombrable des parties du corps. Y compris ce que l'on nomme aujourd'hui les biolons, à savoir l'agrégat des micro-organismes et des cellules qui coexistent dans le corps pris comme un tout. S'agissant d'ensembles d'éléments, on en est aujourd'hui à tenter de formaliser à la fois leur auto-organisation, ainsi que les conditions de leur compatibilité immunologique au sein de ce tout.

Dans le graphe de Lacan, le corps en tant qu'Autre, tient lieu de code¹⁴, code à partir duquel vont se produire au moins deux types de messages : 1° des messages sur le code, du style « bidoche veut dire viande » ; 2° des messages sur les messages au sens du « *Que vuoi ?* » qui m'interroge sur mes désirs par delà mes besoins.

Il est pertinent de savoir à qui s'adressent ces messages. Car ce qui promeut la visibilité du corps, en tant qu'il se donne en pâture au regard d'un autre, c'est la collection des marques (visibles ou cachées) qui lui sont imprimées : les cicatrices, excroissances, incisions, vaccinations, phanères, pigmentations ou décolorations, tatouages et piercings, infirmités, etc. dont il est porteur. En ce sens le corps est le témoin de la préhistoire de l'humanité tout autant que des normes géo-politiques du moment. C'est en quelque sorte ce qui permet d'historiciser un individu au regard d'un Sherlock Holmes, qui l'examinera

à l'instar du célèbre 'oignon', la montre retrouvée dans le gousset d'un cadavre anonyme. Le succès de la criminologie scientifique permet, de même, de recueillir les traces du passage du « client » sous la forme d'indices divers, telluriques, organiques ou parasitaires, qu'il aurait connu lors de son transit. Il est clair que cet autre (le légiste), au sens de l'altérité, ne peut que jouir de ce qu'il perçoit d'un corps offert à son investigation.

Mais quelle devrait être sa jouissance si, de surcroît, il avait accès à l'envers du corps, à savoir son âme? L'âme en tant que dépositaire de secrets et autres péchés inavouables? Ceci nous met au parfum du désir de l'analyste pris dans la trame du transfert face au cadavre potentiel de son patient. Transfert dont le corps est le support le plus visible en tant qu'écran révélateur des émois du sujet.

Sujet! Le mot est lâché! C'est donc qu'il existe! Sujet émergent de la subjectivité qui, elle, a attendu que la plume de Saint Thomas d'Aquin vienne la nommer et donc l'offrir à la modernité. Le subjectif autoproclamé (et donc revendiqué) tombe sous le coup de la phallace, de la néantisation propre au phallus imaginaire. Phallus imaginaire, agalma, pierre philosophale, graal, mercure de l'hermétisme, voici le premier objet persécutif, incidemment emprunté par Lacan à quelque consoeur, qui parlait d'un « *biting and boring thing* », évoqué par un très jeune patient. La subjectivation phallique c'est ce qui vous écorche et vous livre aux vents du transfert.

Vents qui s'engouffrent dans les orifices du corps confirmant ainsi son statut torique, son être en forme de tube. Non sans que se produise quelque effet de bord. Bords dont Lacan dressait la liste mais il est clair que nous devons y ajouter le plus de jouir produit par le fonctionnement des orgones, autrement dit: les 'organes' ou les fonctionnalités des biolons. Exemple: l'effet de bord de la pompe à potassium. Il suffit qu'elle soit saturée et vous êtes mort. Définitivement. Ici c'est l'infiniment petit qui prend sa revanche.

Perspective qui démontre que du phallicisme au narcissisme il y a un pas. Un pas de sens. Pas que Freud nomme libido. Terme étrange que Lacan précise en disant qu'il s'agit en fait d'un organe. Il est clair que la pensée ne suinte pas d'un organe mais qu'elle est production d'un sujet, sujet à situer au sein d'un nœud favorable à cette production. Dans un écrit ancien (*Qu'en dira-t-on?* 1996, L'Harmattan, p. 149), dans le chapitre ouvert à ce propos, je suggérais (d'après Lacan) que la pensée fleurit aux confins du royaume du sens et du royaume de la référence (ici, clin d'œil à Frege!), autrement dit, entre les deux lignes de la chaîne signifiante. Entre la ligne de l'énoncé et la ligne de l'énonciation. En ce sens, tout mouvement, tout changement se trouve traduit par un écoulement du fleuve des énoncés sous la banquise du signifiant.

De son côté Alain Badiou réserve le nom de 'changement' à l'émergence d'une vérité générique au titre d'un événement, et donc d'une exception. Exception que je qualifierai de miraculeuse puisque relevant de l'impossible (A. Badiou, *Logique des Mondes*, Seuil, 2006, p. 467 LDM). A l'instar d'Aristote qui disait que l'homme pense avec son âme et d'Averroès qui remplaçait l'âme par l'intellect matériel, on peut dire que selon Freud l'homme pense avec sa libido. Libido en tant qu'organe virtuel chevillé au corps. Lisez la *Traumdeutung* pour interroger ce que Freud nomme « les pensées du rêve ».

Ici retour à la case départ puisque la question de cette liaison du

15 " Quand Averroès évoque la triade intellect agent/formes matérielles/intellect matériel, ce n'est pas à un œil qu'il compare l'intellect matériel, mais au **diaphane** : 'tu dois savoir que le rapport de l'intellect agent à l'intellect matériel est comme le rapport de la lumière au **diaphane** et que le rapport des formes matérielles à cet intellect est [comme] celui de la couleur au **diaphane**. De même, en effet, que la lumière est la perfection du **diaphane**, de même l'intellect agent est la perfection de l'intellect matériel.' "

16 " Bien d'autres choses sont piquantes, et les formules dans lesquelles il aboutit au terme, qui donnent pour essentiell aux choses la dimension du **diaphane**, ce par quoi il est rendu compte que l'œil voit de ceci, et de ceci uniquement, que, dans cet ordre du **diaphane**, il représente un appareil particulièrement qualifié, c'est-à-dire qu'aussi bien, loin que nous ayons quelque chose qui d'aucune façon ressemble à un dedans et à un dehors, **c'est en tant, si l'on peut dire, que l'œil participe d'une qualité nous dirions visionnaire que l'œil voit.** Ce n'est pas si bête. C'est une certaine façon, pour le coup, de bien plonger le sujet dans le monde. "

17 Pour l'anecdote : que ce passe-t-il quand cet œil intérieur s'ouvre sur " l'ennemi intérieur " ? Cette ex-pression [" le saboteur interne "] a été employée par un psychanalyste (E.Glover, cité par Lacan) pour stig-matiser le Surmoi. Surmoi omniprésent sous les guenilles du 'politiquement correct', y compris chez les psychanalystes. Dans les milieux dits 'spiritualistes' cet ennemi intérieur (en tant que tenant lieu des passions susceptibles d'aveugler notre perception correcte d'autrui) mérite d'être combattu et -à la limite- d'être anéanti. Comment dit-on 'anéantir' en allemand ? Tout bonnement ça se dit *Vernichten*. Terme fort courant tant en allemand (voyez Nietzsche) qu'en français (songez à la 'néantisation' dans les textes sartriens). Lorsque, dans un contexte où le double langage est de rigueur, Heidegger évoque dans une lettre : " l'anéantissement de l'ennemi intérieur ", aussitôt les historiens, toujours trop prudents, traduisent par " l'extermination des juifs ". On peut être historien et n'avoir aucune idée de ce que c'est que de vivre et éventuellement s'exprimer sous un régime totalitaire. Pour s'exprimer le corps n'en est pas pour autant réduit à produire des borborygmes, il lui suffit de trouver les termes adéquats. L'exemple de Jéliou Jélev, ex président de la République Bulgare, élu en 1989, est tout à fait éclairant sous cet angle. En bon communiste il avait écrit un livre sur le *Fascisme* que le régime communiste s'est empressé de publier. Il a fallu quatre bonnes années avant que ce régime ne s'aperçoive que, sous prétexte de Fascisme, Jélev avait décrit tout simplement le Communisme. CQFD.

18 Les " transitions de phase

corps à la pensée est tout à fait fondamentale.

Quelle est la part que prend l'image dans cette anastomose, est un thème mille fois ressassé, à quoi on a proposé diverses solutions qu'il s'agisse des métaphores respectives du mur, de la couleur, de l'œil ou du miroir. Je note simplement la tentative de sortir de l'embrouillamini aristotélicien du problème, tentative effectuée par l'Ecole de Marburg, qui, sous le nom de « pensée sans images », avec Ernst Cassirer en tête, avance une théorie qui vient à point nommé disjoindre le Symbolique de l'Imaginaire. Par ailleurs, l'axiome selon lequel une même essence ne saurait gouverner le devenir de plus d'un individu s'abolit aujourd'hui face à l'apparition des clones, dont le rassemblement (virtuel, encore pour un certain temps) constituera demain des corps d'armée animés par une pensée unique.

Le hasard fait bien les choses.

J'en étais aux « bafouillages des anciens », ainsi que s'exprime Lacan, et donc aux métaphores que je viens de mentionner, lorsque le terme de « diaphane » m'est apparu dans le texte d'Alain de Libera (UIT, p. 253) ¹⁵. Je me suis souvenu que ce terme avait été employé par Lacan en une certaine occasion.

Vérification faite, je tombe en plein dans le mille, à savoir le texte du séminaire (L16) de Lacan intitulé « D'un l'Autre à l'autre », à la séance du 30 avril 1969 (p. 288, éd. du Seuil et p. 236 éd. AFI¹⁶). Livre au programme du séminaire de l'AEFL pour l'année 2006-2007.

Ainsi que le suggère mon exergue n° 2, c'est grâce au texte d'Alain de Libera que je comprend celui de Lacan, lorsqu'il subjective l'œil en le qualifiant de « visionnaire ». Ce qui me retient également dans cette séance de L16, c'est moins la critique que Lacan élabore à l'encontre de l'idéalisme de Berkeley (encore qu'il pointe l'incidence de ce qui reste inaperçu, caché : le sujet supposé savoir et donc Dieu en personne), que l'accent qu'il met sur ce qui manque dans l'espace visuel. Ce qui se manifeste par un trou, ou plutôt par une tache, dont il remarque qu'elle était déjà là à l'orée du surgissement de la vision dans les lignées animales. Lacan met l'accent sur la fonction structurante de cette tache pour le champ où elle apparaît en tant qu'objet petit 'a', dit scopique. Là est l'introu (v) able où se cache le sujet supposé savoir

Il y aurait ici de quoi discuter sur la fonction de l'œil intérieur et de la fonction d'auto observation, fonction à conjuguer avec l'aperception de l'autre, qui suppose sa mise à distance convenable¹⁷. C'est ce qui permet en un premier temps de l'objectiver. L'autre me tient par le plexus. Ce double registre vers soi et vers autrui du regard mériterait à être étendu aux relations qu'entretiennent entre elles les cellules constitutives du corps humain.

Notamment à leur sensibilité aux poussées d'adrénaline ambiantes, ainsi qu'aux changements de phase¹⁸, qui ont pour origine des sauts se produisant au niveau de la chaîne signifiante.

D'UNE PERSPECTIVE ORGANO-DYNAMIQUE RENVERSÉE

Que disent les spécialistes de la bioénergétique à cet égard ? A suivre Bailly et Longo¹⁹, les cellules (les *biolons*) sont sensibles aux changements de phase qui affectent leurs entours, et qui condition-

nent les échanges se produisant aussi bien au sein des cellules que vers leur voisinages, y compris les cellules cibles situées à quelques encablures de leur propre amarrage.

Bien entendu, cette dynamique suppose le bon état du fonctionnement des cellules et donc de leurs organes (les *orgones*). Qu'il s'agisse de sites de production, de réception ou d'inhibition des transmetteurs, de messages électriques, ou de substances régulatrices de l'homéostasie (pompes à potassium, à calcium, etc.)

Constat qui me paraît compatible avec l'adage: la pensée procède par sauts (ou par une série de franchissements). Choses qui, à me fier à mon expérience, ont l'heur d'effaroucher les milieux psychanalytiques. Ceci s'applique à l'approche habituelle des symptômes du corps, telle qu'instrumentée par le DSM IV bis, par exemple, organon qui se fonde sur l'hypothèse que les symptômes ou signes observables reflètent²⁰ strictement les processus psychopathologiques observables in situ.

Or, une telle symétrie comporte des ratés qui ont conduit Lacan à plaider en faveur d'une clinique du réel. Clinique du réel qui prend en compte l'objet 'a' en tant que décalage (écart, reste, solde) se glissant entre l'observable et sa traduction formelle. Décalage qui nécessite une modélisation différente.

Modélisation topologique qui fait hurler ceux que l'approche lacanienne du symptôme hérisse. Pour ma part j'ai tenté d'illustrer de diverses manières ce décalage dans un ouvrage intitulé *Pour une clinique du Réel* (Chez L'Harmattan, 1998). Ainsi, sous le titre « Adam et Eve » (p. 33 et passim), je rapporte le rêve d'un adolescent où interviennent deux corps nus. Observation qui met l'accent sur le fossé qui se creuse entre le récit que le sujet donne de son rêve et le dessin spontané qu'il exhibe à titre d'illustration du rêve. Le personnage féminin qui intervient dans le récit s'absente dans le dessin. Il en résulte que la structuration oedipienne du sujet, telle qu'impliquée par le récit, se trouvait contredite par le dessin ce qui laisse augurer d'une forclusion réelle du féminin. La prise en compte après-coup par le sujet de ce manque a eu pour effet de modifier les coordonnées temporelles de l'action dans la version ultérieure de son récit.

Se devait-il de « feindre » la folie en mimant l'androgynie? D'où aussi, côté psychanalyste, l'invalidation a posteriori d'un diagnostic initialement erroné.

Dans cette « clinique du réel » « on passe des 'lois causales'(oedipiennes) à l'organisation structurale de l'espace et du temps/.../ » (MSN, p. 34), ce qui suppose une dynamique irréductible à l'application pure et simple d'une traduction formelle.

L'ALTÉRITÉ : UNE FEINTE DE CORPS

Lacan prétend que la forclusion primordiale (*Urverdrängung*) a des effets qui persistent tout au cours de la vie, et que ça se traduit par une appréhension très approximative d'autrui. Pour se situer, en effet, dans l'espace et le temps intersubjectifs, un corps a besoin d'un système de référence. Voici de quelle manière procèdent Bailly et Longo pour l'introduire (MSN, p. 37):

« Dans différents écrits [Henri] Weyl développe une analyse philosophique de très grand intérêt au sujet du passage du subjectif à l'objectif en physique/.../ elle touche un aspect central de toute philo-

" s'opèrent dans des cadres fort différents. Ici il s'agit de la chaîne signifiante. Mais on est en droit de considérer comme transitions de phase macroscopiques les événements de la vie, tels que la conception, la naissance, la mort, ainsi que la survenue d'un rêve, d'un deuil, d'un coma ou d'un trauma.

19 Jacques Bailly & Giuseppe Longo, 2006, *Mathématiques et sciences de la nature* (La singularité physique du vivant), [MSN] Hermann Edit.

20 MSN, p.32: " Par analogie du rôle des symétries en physique, on pourrait dire à cet égard que la conjecture de Hilbert de la complétude de l'arithmétique formelle était une hypothèse de symétrie-miroir entre langage formel et sémantique ontologisante (le premier reflète fidèlement le deuxième). Le théorème d'incomplétude de Gödel brise cette prétendue symétrie et fait démarrer la logique moderne. C'est après son 'résultat négatif' de 1931, que naissent les théories de la preuve [falsifiabilité de Karl Popper] et de la calculabilité, et que se développent bien plus profondément celles des modèles et des ensembles, dans l'espace construit par ce décalage".

sophie de la connaissance, la tension entre 'culte de l'absolu' et 'relativisme'./.../ Pour Weyl, l'expérience immédiate est 'subjective et absolue' ou, mieux, elle prétend être absolue; le monde objectif, au contraire./.../ '*crystallize out of our practical lives... this objective World is necessarily relative*'. /.../ Plus généralement, le passage du subjectif à l'objectif scientifique implique le choix explicite et l'explicité d'un système de repérage, y compris pour la mesure et les invariants mathématiques ».

« Système de repérage » que Lacan désigne comme le Nom du Père, ou encore le « sex (e-é) tant ».

Il le compare aux formations contournées de l'oreille interne qui constituent l'appareil labyrinthique, qui présente une certaine analogie avec le nœud borroméen. Mais ce qu'on omet généralement dans la façon qu'on a de définir ce nœud, c'est sa fonction de médiation entre subjectif et objectif. Entre la chose et sa jouissance. Le corps jouit. De diverses manières. Dans une gestuelle qui anticipe sur mes pensées et trahit mes intentions. Du coup, il m'arrive de penser que mon chien devine ces dernières et j'ai le sentiment qu'il lit dans mes pensées. Or, tout simplement il sait lire le langage du corps. Discours sans paroles certes mais discours tout de même. Par exemple, quand Freud cherche à décoder ce que dit le corps de l'hystérique en crise, son flair consiste à observer qu'une partie de son corps dit 'oui' alors que l'autre dit 'non'. On dit que le corps de l'hystérique se révolte. Alors, quand on serre la main de son psychanalyste et que dans la foulée on se l'essuie avec sa jupe: qu'est-ce à dire? Ça veut dire que hors répétition et recouplement entre situations où il persiste, le geste est fait pour nous abuser. Sauf: quand la main cesse de vouloir écrire, et que la salive cesse de vous venir à la bouche, là il faut se souvenir de l'âne de Balaam. S'il refuse d'avancer c'est qu'il a lu une expression de son maître qui lui interdisait de bouger en dépit de la pluie de coups de gourdin dont il était gratifié. Je ne fais ici que souligner la valeur apotropaïque (certains diront symbolique) du geste. Ainsi Winston Churchill a fait (paraît-il) le 'V' de la victoire de manière à contrer le geste qu'accompagnait le *Sieg Heil!* hitlérien. A prendre ce geste (du bras tendu à l'horizontale) pour la hampe d'un drapeau il est logique que le V des ciseaux de Churchill vienne lui répondre, tout comme le poing serré en forme de pierre prétendra user les dits ciseaux. La grille de lecture de ces gestes incantatoires que je propose est, comme vous le voyez, celle du jeu de mourre (le drapeau enveloppe la pierre, qui use les ciseaux, qui découpent le drapeau)...

Bref, la boîte de sardine qui flotte sur la vague me regarde et seul son point de vue compte.

Peut-on établir un parallèle entre la régulation locale des biolons (ces minuscules boîtes noires qui savent tout ce que j'ignore) selon des trajectoires qu'on nomme géodésiques et qui fonctionnent comme attracteurs²¹ pour d'autres agrégats de biolons, d'une part, et le comportement du corps dans son ensemble, d'autre part? Du corps en tant que référé au Non du Père? Si oui, on doit lui prêter une dynamique au sein de laquelle les ronds du nœud borroméen, à savoir R., S. et I., par exemple, joueraient le rôle de bassins d'attraction susceptibles de piéger momentanément un rond par l'action conjuguée des deux autres, et donc par l'espace de phases qu'ils engendrent. C'est là qu'interviennent, en effet, les espaces que Lacan nomme, à la suite de Freud: Inhibition, Symptôme et Angoisse. Il y aurait ainsi, macroscopiquement, trois géodésiques virtuelles, représentées par les tangentes aux

21 MSN, p.249 : " en physique, la dynamique de la trajectoire est donnée par la géodésique dans un espace des phases prédéfini : ainsi celle-ci est sélectionnée selon la stabilité la plus élevée et généralement d'une manière unique."

trois dimensions lacaniennes, stabilisées autour d'un point de serrage que j'ai appelé *a'*, et constituant ce que Lacan nommait un faisceau²² ou encore: un triskel. Evidemment, Lacan nous a fait parcourir le registre de l'ensemble des configurations possibles consécutives à la rupture de la stabilité morphogénétique du nœud borroméen, et notamment les disjonctions susceptibles de se produire entre le Symbolique et l'Imaginaire en tant qu'elles concernent le corps. Dans l'ordre de l'inattendu, il y a lieu de relever les homologies interspécifiques, susceptibles d'exister, par exemple, entre l'homme et le porc, de manière à pratiquer des greffes d'organes, mais on n'en est pas encore à dire que telle greffe a échoué parce que le porc donateur était trop angoissé. Il reste à évaluer jusqu'à quel point l'existence corporelle de nos amis les animaux serait tributaire de leur environnement symbolique humain.

Quelques mots ici à propos du corps du psychotique. Pour Lacan le regard lucide du psychotique sur son corps se paye au prix d'une dé-construction, voire d'une per-emption du système de repérage que constitue le Nom du Père. L'agrégat des parties du corps inconstitué du psychotique s'accommode de la tutelle d'une chaîne signifiante qui ignore la barre, et donc la ponctuation.

Ponctuation qui permet de distinguer le signifiant du signifié²³. Le signifié n'est qu'écume de la signifiante (ici autre clin d'œil, à Sloterdijk évidemment). Le nœud en trèfle (d'un premier abord) en répond. Mais que signifie d'emprunter à Lacan (ainsi que s'en autorise notre « consoeur ») la formule « réaliser le Réel (rR) », sans aller voir plus loin dans son enseignement quelle est la signification qu'il convient de lui accorder? C'est là, dans cette formule, que réside pourtant la lucidité du psychotique, sa faculté de réaliser ce qui dans le Réel fait « flop ».

La réalisation « du Réel comme impossible » se nomme miracle. Ça concerne le corps et sa corruption réputée irréversible, sauf miracle précisément. La réalisation de l'inexistant, sa matérialisation, en est un autre. C'est le retour du corps glorieux. Or, la science considère le corps comme ce qui relève du « flop, flop », et donc comme une suite hallucinée de changements de phase. Cette approche phénoménologique du corps conditionne l'ontologie qui s'en réclame.

Les positions du corps dans l'être sont dépendantes des modes selon lesquels il se laisse reconnaître en tant qu'Autre, et tout spécialement dans le transfert. Il y entre par le truchement d'une illusion auto-spéculaire mais la fascination qu'il exerce sur lui-même, au gré de la dimension du Beau, relève davantage de la feinte et de la fiction que de la naïveté. Le sérieux de la chose n'échappe à personne une fois admis que feindre de feindre revient à cesser de feindre, avec le suicide au bout.

Vous n'êtes pas d'accord? Tant mieux. Mais n'est-ce pas Freud qui a décrété que la vie n'est qu'un songe... interrompu? A moins que ce ne soit un rêve dont on ne se réveille jamais? Dans son séminaire sur « Le transfert », commentant le « Banquet » de Platon, Lacan remarque que (Seuil, L08, p. 21, séance du 16 novembre 1960):

« Dans Socrate, je veux dire là où on le fait parler, cette référence à la **beauté** des corps est permanente. Elle est si l'on peut dire animatrice dans ce mouvement d'interrogation dans lequel — remarquez-le — nous ne sommes même pas encore entrés, où nous ne savons même pas encore comment se répartissent la fonction de l'amant et de l'aimé. »

²² Alain Badiou fait référence à la théorie des faisceaux d'Alexandre Grothendieck (LDM p.47 & 312).

²³ Sur le plan langagier l'épissure R#S donne lieu à un franchissement que Lacan nomme *MOMENT FE-COND*, et qui se traduit entre autres par une confusion du propre et du figuré dans l'usage de la langue (exemples de Serge Leclair "hirondelle", à la fois oiseau et flic; de Nadine Bertoni: "manquer de couilles"; de Patricia Janody: "déboucher les oreilles"; de Françoise Millet, se faire faire -chirurgicalement- "le profil de l'emploi"; exemple personnel: "cracher dans la soupe" (*Bôgues II*, "Pragmatique ...", p.66).

D'où il s'inquiète des vicissitudes du corps du psychanalyste dans la cure. Quel est le look qui lui convient? Se doit-il d'être beau comme Alcibiade ou laid comme Socrate? Comment ignorer le galbe, la tiédeur et la virginale érectilité du corps, ainsi que tout ce qui en lui stimule mes cinq sens? Mais, s'agissant d'amour et des « charmes » du corps, Lacan tranche brusquement par un ni... ni, à savoir que l'Amour est à chercher entre le Beau et le Vrai. Dès lors l'amour suppose-t-il l'aliénation de mon corps, sa subduction par le biais du désir, désir de l'autre, celui que Freud nomme le « prochain » dans la *Verliebtheit*? C'est cette thématique qu'agite Socrate lorsqu'il dit (p. 139): « Cet amour dont tu [Agathon] parles, est-il ou non un amour de quelque chose? Aimer et désirer quelque chose, est-ce l'avoir ou ne pas l'avoir? » La réponse à quoi va la préférence de Lacan pointe l'être même d'Aporia, Aporia qui donne ce qu'elle n'a pas. Réponse cryptée en somme, puisqu'elle renvoie au Graal des alchimistes, symbolisé par les deux Aphrodites, la blanche et la rouge. Entre ces deux Schékinas, Rachel ou Léa, mon cœur balance.

DIAPO-RAMA ET ÉROTIQUE DU CORPS

Mes références à la Schékina mosaïque cachent d'autres traditions plus anciennes mais il est difficile d'entamer au pied levé le parallélisme qui s'impose, notamment avec l'Inde. Par ailleurs, l'iconographie corporelle, son esthétique et son érotique mériteraient à eux seuls plusieurs livres. Je ne puis ici que survoler la question.

Sur le plan mathématique « le corps des entiers » est représenté par la lettre N.

Avant l'invention de la photographie les corps furent représentés de diverses manières. Naturaliste dans les diverses grottes de la préhistoire, l'art glyptique se fait Symbolique sur les roches de la Vallée de merveilles. Le schéma corporel est fonction du contexte culturel et cultuel où il s'inscrit, ainsi qu'en témoignent, par exemple, les sculptures Macondé. Puis les effigies corporelles acquièrent une valeur emblématique, valeur tout à fait prévalente au Dekkan, en tant qu'illustration des contes et légendes constitutifs du corpus des *Fables indiennes* (par Le Roux de Lincy, 1838, Paris, Techener Librairie). Présentes depuis toujours au Topkapi, à Istamboul, les lithographies mogoles et celles d'Asie Centrale, rejointes au cours du temps par celles inspirées du Rama-yana ou du Maha-baratta, n'ont été popularisées que très tard en occident, ainsi que l'immense littérature qui leur est consacrée en Inde et ses territoires limitrophes en Asie du sud-est. D'où un occident qui demeure encore aujourd'hui subjugué par le Sphinx d'Egypte.

Quittons ces pieuses hybridations pour l'art plastique hébraïque, dont je ne dirai rien puisque les corps y sont interdits de représentation. Or, les communications entre l'Europe et l'Asie, aussi méconnues qu'elles aient été, et dont on commence seulement à évaluer l'importance, n'en furent pas moins réelles, et se sont traduites par des emprunts divers qui ont circulé sous le couvert du secret. On s'est étonné ainsi de la présence en terre Sainte d'une idole à quatre ou cinq têtes, alors que c'est à Shiva qu'il convient de penser en premier lieu. On s'interroge et l'on s'extasie sur le thème de « la femme à la coupe » en occident (Vierge Marie ou Marie Madeleine?) alors que le Graal,

selon les contextes orientaux, sera universellement le calice de la fleur de lotus (avant même que la tulipe ne la supplante), tout autant que la coupe de sang qu'abreuve Kali (ou sa parèdre Durga-Parvati), à quoi répond le « nectar de la connaissance » qu'offrent à Shiva: la Bhuvaneshvari shivaïte ainsi que la Patmâvati jaïne. Alors que le God's club lacanien se limite aux divinités gréco-romaines celles du panthéon védique avaient depuis longtemps déjà imprimé leur signification. En sanscrit comme en pali les corps vont par couples: ainsi Sarasvati (qui préside à la parole) devise avec Brahma; Lakshmi (« celle qui réside dans le lotus » « lustrée par des éléphants blancs » qui déversent sur sa tête « le nectar de vie ») plaisante avec Vishnu; Pârvati (parée d'un nœud coulant et d'un aiguillon) fait entendre à Shiva son « bîja mantra Hrim ». Tous valsent sur « l'océan du devenir et de l'éternité ». Ils ont chacun leur propre esquif, leur monture, leur patronyme protecteur. Chaque divinité est représentée par un signifiant S_1 (son nom), auprès d'un autre signifiant S_2 (son déterminant). Durga chevauche le lion (de son symptôme) et provoque Asura Manisha sur son buffle; Ganesha patine joyeusement sur la souris (de son angoisse); Shiva, l'ascète, soigne son impassibilité apparente (ou son inhibition) en prenant un bain du Gange sur le dos de son taureau: Nandy, etc. Bref, à c h a k r a son chat. Ce déterminant renvoie à un lot de paramètres cosmiques qui s'enracinent dans des organes et des fonctions somatiques. Partout le lotus joue le rôle dynamique d'arbre séphirotique. Ainsi l'oie, la monture de Sarasvati, tient dans son bec un rosaire où figure la cinquantaine de lettres de l'alphabet sanscrit, autant dire les tables de la loi.

Toute une gestuelle accompagne ces représentations et d'abord les *mudra* de la protection et du don. Les postures que les divinités affectionnent sont autant de clefs pour la jouissance. Souvenons nous que l'Homme aux loups avait une forte inclination envers les croupes offertes au *conjungo a tergo*, et que le petit Hans préférait le jeu avec les robinets. Or, la posture dite « en lotus » est réputée être celle de « l'accomplissement total », sous-entendu: le coït. En effet, sur une gouache de l'école de Basohli (1720-1750, citée par Le Roux de Lincy) on voit la déesse Kali « assise [quasi à kali-fourchon] en position de coït sur Mahâkâla, [lui-même] reposant sur Shiva nishkala ». Il s'agit en fait de paronymes. Kali la noire est d'abord un « corps sonore » qui fait « Aum », tire la langue en signe de défi, et agite ses colliers de crânes (que l'on remplacera par des coquilles de noix dans le Torah), tandis que ses mugissements s'entendent à des kilomètres à la ronde. En réalité, ce genre de *caupinage*, d'empilement et donc de « sandwich à trois », est une représentation trinitaire, où Kali œuvre au nouage borroméen, à quoi concourent l'alpha et l'oméga de son action, symbolisés par l'épée et la tête coupée (l'objet petit 'a'en tant que solde de l'opération du nouage) qu'elle brandit. L'ensemble du Kama-Sutra serait ici à revisiter. Nous n'irons pas jusqu'à interroger la vérité du point G; il nous suffit de savoir que ce G comme *God* en anglo-saxon, ou ce gamma grec Γ comme *Gospod* (Seigneur) en proto-slave, invitent la jouissance à s'y investir.

POUR CONCLURE : LA PSYCHANALYSE À BRAS LE CORPS

La psychanalyse est aujourd'hui une méthode d'exploration du vivant, du vivant envisagé dans toute la complexité de sa dynamique.

Le moyen d'investigation étant exclusivement la parole, c'est le repérage par le biais des trois dimensions lacanienne: Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel, qui me paraît le plus approprié.

Ces trois instances, ces trois points d'achoppement de la réalité humaine, sont mis sur les fonds baptismaux de la lacânité par Lacan en personne en 1953.

Une époque s'ouvrira ainsi qui comportera au moins trois scissions, trois changement de phase: de 1953 à 1963: la lacânité en cohabitation, étranglée (être anglais) par l'Internationale.

De 1963 à 1972, l'École freudienne de Paris ou la République du n'importe quoi; et enfin de 1972 à la mort de Lacan en 1981, le deuil de la castration borroméenne en tant qu'héritage impossible.

Le staff opérationnel de la lacânité a connu lui aussi des remaniements importants à chaque phase (pour l'annoncer ou pour la clore). Constitué au départ majoritairement d'anciens chefs de service des hôpitaux psychiatriques, le staff voit les départs successifs des personnalités à vocation professorale, avec l'arrivée, à partir de 1966 et la publication des *Ecrits*, d'un autre contingent d'enseignants.

Des gens d'un certain niveau d'instruction s'engouffrent ainsi dans la peau d'âne de l'École Freudienne de manière à y prendre le pouvoir, et ce bien avant que Lacan ne défunte. Evidemment personne dans la République des nuls (et donc parmi les psychanalystes autoproclamés) ne s'en est plaint, dès lors que le label « Université de Paris VIII » (avec Jacques-Alain Miller à la tête de la section Psychanalyse, après l'éviction de son fondateur Serge Leclair), semblait suffisant pour rassurer les analysants potentiels.

Les nouvelles têtes pensantes se sont souciées d'abord d'assurer la pérennité de leur main mise sur le corps de la psychanalyse lacanienne, laissant le n'importe quoi croître et embellir (allusion aux 'unités de valeur' distribuées *largamano* par le département de psychanalyse de Vincennes).

Depuis, la nodalité est devenue affaire de quelques topologues et le fétiche des « fidèles », fétiche dont la vocation est de rester bien au chaud afin de ne servir à rien. Ainsi, il y a: d'une part, les « savants » qui parlent de topologie sans la clinique, et d'autre part, les « nuls » qui naviguent dans une clinique hors topologie. N'ayant ni préjugés ni feuille de route, étant par conséquent influençables, ces derniers sont une proie facile pour ceux qui, aujourd'hui, expérimentent divers moyens de modifier le schéma corporel, ou du moins l'image mentale que chacun en a.

Il est toutefois des conversions difficiles et il serait peut être plus expédient de créer une humanité transgénique dont la progéniture admettrait directement la tri-nytro-glycérine dans le biberon, visant à transformer aisément, demain, ces sur-humains en bombes volantes.

Cependant, pour une infime minorité de praticiens de la psychanalyse, la chaîne borroméenne (minimale)²⁴ à trois maillons, telle qu'elle résulte du nouage implicite proposé par le graphe de la page 815 des *Ecrits*²⁵, constitue un outil, certes réducteur, mais fort utile pour entrer dans la clinique du Réel inaugurée par Jacques Lacan.

Ceci par contraste avec ceux qui, pour suivre Lacan hors nodalité, sont obligés de se livrer à des contorsions tragi-comiques. ☹☹☹

En régime borroméen la dynamique subjective se déroule selon le principe de Mach: « à petites causes petits effets ». C'est le lotus en

24 A l'évidence, la multiplication des variétés de cette chaîne a eu pour effet de la rendre inutilisable.

25 Et nous n'avons pas attendu Ritter & co pour en parler dans *Qu'en dira-t-on?* dès 1996

bouton de l'hystérie ☺.

La castration borroméenne assure au sujet un parcours asymptomatique et une régulation appropriée aux situations critiques qu'il est susceptible de traverser.

En régime critique, lorsqu'il y a élimination momentanée de la propriété borroméenne, la dynamique subjective entre dans des phases paradoxales du style : « à petites causes grands effets ».

Ici on change de cadre nosographique, et je parlerai volontiers de symptomatologie borderline ☺. L'important c'est le passage d'un régime à l'autre, d'une logique à l'autre. L'analogie avec les changements de phase, décrits en physique par Bailly et Longo me paraît intéressante. D'autant que Lacan nous tend la perche avec ce qu'il nomme les « franchissements », qui se traduisent sur le plan structural par des « épissures ». Autrement dit par des « surimpositions » et des « surimpressions » d'une dimension RSI sur une autre. Toutes choses à distinguer : 1° de ce que Lacan nomme ratage du nœud (et donc son rafistolage par un quatrième maillon appelé Sinthome ; à distinguer du symbole qui implique une idéologie du partage de type totalitaire) ; 2° du lâchage pur et simple d'un des maillons de la chaîne borroméenne. Lacan ne nous dit pas ce que devient le rond ainsi lâché, mais qu'il puisse adopter la dynamique d'un soliton²⁶ me séduit a priori. D'autant que parmi les solitons il y a les « torons ».

Il demeure que ce corps, ce poulet sans plumes selon Platon, dont Lacan a entrepris le re-fuselage aérodynamique à l'aide du Nœud-Père, a mobilisé un certain nombre de plumes, dont celle, soupçonneuse à l'ordinaire, d'Alain Badiou. Ainsi, dans *Logiques des Mondes*, il consacre toute une section à Lacan, à commencer par ce qu'il dit du corps. Trop de choses seraient à mentionner, tout aussi bien quant à la façon qu'a Badiou de choisir ses citations de Lacan. En voici donc deux, à titre d'illustration :

« Lacan répète que le corps, au plus loin d'être ce à partir de quoi s'identifie le sujet, son intimité, son propre, ou d'être la « mêmété » naturelle du soi, n'est que le réceptacle pour la frappe de l'Autre, le lieu où le sujet se constitue comme extériorité à lui-même. « Ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps, [il est] cicatrices sur les corps tégumentaires. »

Ou, formule décisive :

« Le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant. »
D'où résulte que le corps n'est jamais une donnée d'origine : le corps « est second, qu'il soit mort ou vif ».

Mais alors qu'est-ce qui est premier ? Question sur l'originaire où l'on est susceptible de se réfugier afin de poser « hors désir » cette question : « Existe-t-il un énoncé coupé de toute figure du désir pour celui qui le profère ? »

Pourquoi tout ce remue message autour du corps, sinon pour recueillir les éléments susceptibles de renouveler notre approche clinique ? Le corps est la référence, le support du Nom-du-Père. Du point de vue de la Cabbale judaïque chaque membre du corps renvoie à une séphira, à un sceau, qui, lui, suppose au moins une lettre. Lettre de la Torah en tant que vêtement et corps de Yaweh.

Son rejet dans l'implicite (sa forclusion ?), et donc sa sacralisation, est tout autant préjudiciable au devoir de s'en servir que sa réification explicite en tant qu'instrument. Car le corps, divinisé, n'est qu'un enjeu dans la course à l'*Héchaloth*, terme hébreu qui, dans la bouche du Président Schreber, aurait adéquatement désigné ce qu'il

26 MSN, p151 : " Les solitons sont des singularités qui se propagent sur de très longues distances, comme des individualités, sans quasiment perdre de l'énergie lors de cette propagation et même lors des interactions qu'elle rencontrent. Mathématiquement ce sont souvent des solutions particulières d'équations aux dérivées partielles non linéaires et l'on en trouve aisément des exemples physiques : par exemple les fourbillons générées par l'avancée des navires, turbulences susceptibles de se propager très loin dans la mer sans déformation. "

nommait les « vestibules du ciel ».

La perspective d'un « renouvellement » de la clinique, dans le sens d'une rupture du charme discret de l'attentisme ainsi que le choix du risque calculé d'entamer la lettre, rencontre, *c'est peu de le dire*, des résistances énormes de la part de ceux qui seraient les premiers intéressés : les analystes.